

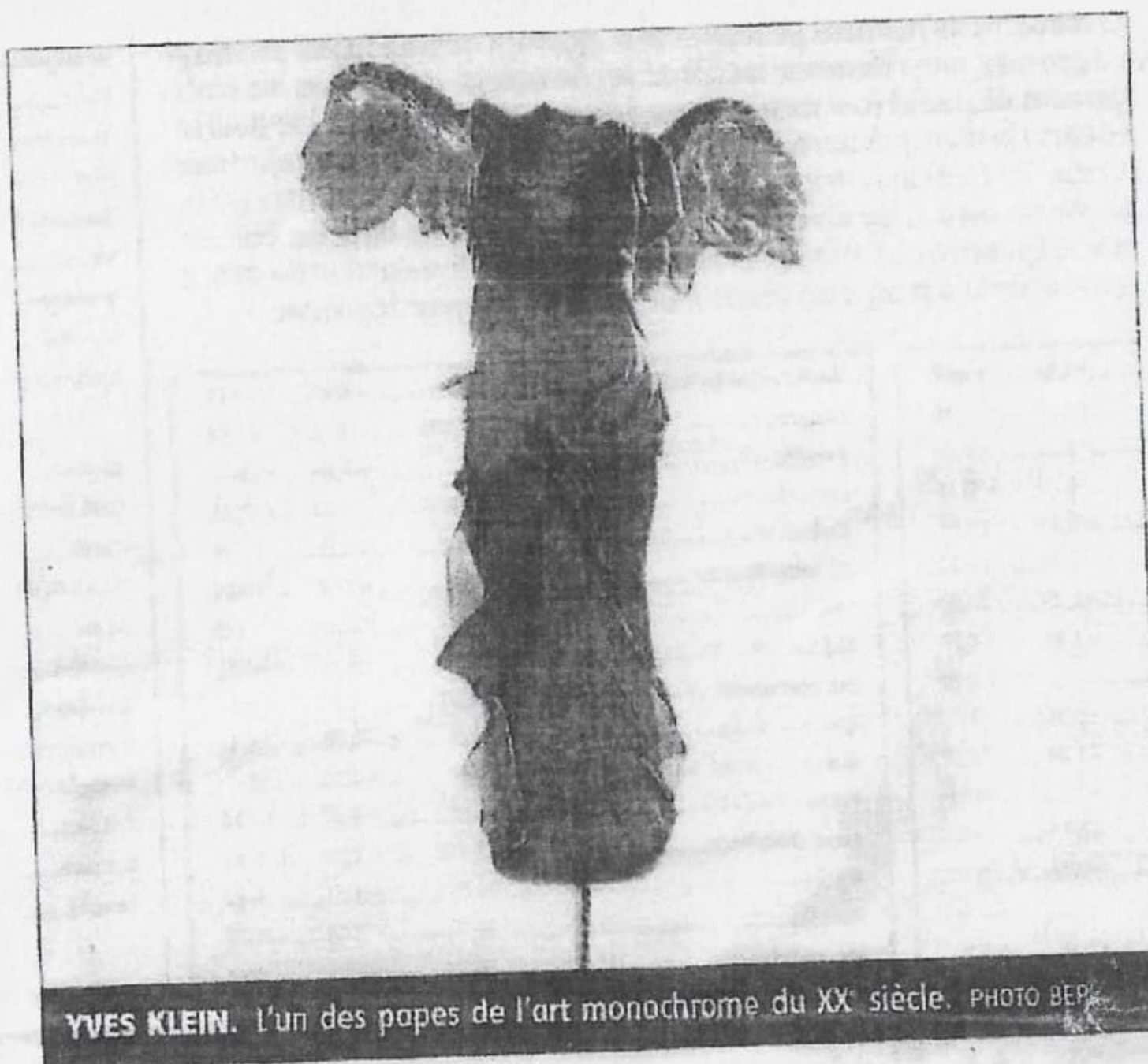
Des romans brefs

Écriture

Signe des temps, certains romans ont le format de grosses nouvelles. Leur concision est souvent porteuse de tension. Peu de mauvaise graisse alors dans ces textes aiguisés écrits à vif.

Jean-Guy Soumy

Si écrire donnait le pouvoir de ressusciter ? S'il y avait du thaumaturge en l'écrivain ? C'est l'espoir un peu fou d'Alain Rémond en quête de ses mémoires égarées. Comme celles attachées à cette ferme abandonnée, flanquée d'un hangar au milieu des ronces. « Le hangar était encombré d'un bric-à-brac de vieilles choses laissées là, jetées là, en vrac, comme après un départ soudain, dans l'urgence, rouillant et pourrissant, livrées au lent travail du temps. [...] Tout ce qui avait accompagné la vie quotidienne d'une famille, pendant des années de travail, de jeux, d'amour, gisait dans cette ferme aujourd'hui désertée. Les restes d'une vie [...] » (1) Dans des cartons, des papiers jaunies, des papiers de famille : « fiches d'état civil, extraits de naissance, livret de famille, actes de vente, contrats de bail, reconnaissances de dette, livret militaire, ordre de mobilisation, ordre de réquisition, relevés bancaires, dans les années vingt, les années trente, les années quarante. » Piétinés par des étrangers. Abandonnés au vent, au soleil, à la pluie. Des



YVES KLEIN. L'un des papes de l'art monochrome du XX^e siècle. PHOTO BEP

vies de papiers retournant au néant comme un cimetière profané. « Et c'est une telle pitié. » Le texte d'une simplicité magnifique Alain Rémond dit l'impossibilité de saisir la vie des autres, à commencer par celle des siens. « Suivre les traces qui s'effacent à mesure que le temps accomplit son œuvre d'oubli, et même les feuillets annotés, les cahiers d'écoliers reliés et couverts d'une écriture anxieuse à ne rien laisser perdre », un jour se retrouveront dans le hangar de la ferme abandonnée. « Pense aux morts, mais occupe-toi des vivants. »

Alice. « J'ai rencontré ma tante en novembre 2001, le jour de l'enterrement de sa sœur. L'enterrement de ma mère, pour le dire autrement. Je savais qu'elle s'appelait Alice mais je ne la connaissais pas. Je connaissais

encore moins l'histoire extravagante et fascinante de sa vie et de ses maris. » Ainsi débute *l'Histoire d'Alice, qui ne pensait jamais à rien (et de tous ses maris, plus un)* (2), de Francis Dannemark.

Texte à la fluidité trompeuse, le dernier roman de Francis Dannemark est écrit sur un ton de fausses évidences avant de se déchirer, dans les toutes dernières pages, sur une vérité dérangeante. C'est peu dire en effet que la vie d'Alice a été extravagante. Cette septuagénaire que n'avait jamais rencontré son neveu a convolé neuf fois. La narration de la disparition de ses maris successifs constitue un empilement de circonstances dramatiques et un peu cocasses. Tel meurt en préparant le sabotage d'un pont durant la seconde guerre mondiale (Pierre). Tel

autre se retrouve projeté sur un ponton, un jour de grand vent dans le midi de la France, et ne reprend jamais connaissance (Wilbur). Un autre encore s'écrase contre un arbre après avoir tenté de lire tout en faisant de la luge (Sydney). Ou succombe à une crise cardiaque dans le grand nord après l'atterrissage en catastrophe de l'avion qu'il pilotait (Henri). « Tous les hommes sont mortels, Alice. Tous les hommes, surtout les maris. »

Art. Rarement un texte n'a aussi bien éclairé l'itinéraire artistique d'un plasticien contemporain. Ici, l'homme qui se cherche avant d'inventer la peinture monochrome IKB - International Klein Blue -, c'est Yves Klein, considéré comme un des papes de l'art monochrome du XX^e siècle.

Le récit polyphonique retrace l'itinéraire d'un jeune homme qui excellait dans l'art du judo et pratiquait la peinture comme ses parents, eux-mêmes plasticiens établis. On mesure ici l'importance de ce que l'on nomme aujourd'hui les réseaux pour accompagner les premiers élans d'un créateur. Il y a d'abord la tante Rose, soutien financier indéfectible ; ses hommes d'affaire qui intercèdent pour favoriser les entreprises plus ou moins fantasques du neveu adoré. Une mère qui use aussi de ses relations pour dénouer telle situation dans une impasse. Les femmes... Toutes ces galeristes, marchandes d'art, amoureuses du bel homme qu'était Yves Klein. Et puis aussi la chance. La rencontre avec Edouard, marchand de couleur, boulevard Quinet, qui avec un ami ingénieur chimiste chez Rhône-Poulenc, élabore le fa-

meux IKB. La formule est aussitôt déposée par Klein. À son seul nom. *Outremer 1311* (3) distille des enseignements profonds non seulement sur l'art moderne mais aussi sur toute une époque.

Torture. Tout autre univers que celui d'Asli Erdogan, signant *Le Bâtiment de pierre* (4), puisqu'il y est question de la torture dans les prisons turques. Ce roman est porté par le chant d'une femme, la narratrice, rescapée de la prison où les opposants au régime subissent violences et torture. Le ton aurait pu être d'une noirceur ajoutant à la douleur. Il n'en est rien grâce aux mots d'Asli Erdogan qui trouvent depuis l'ombre des cachots l'infinie liberté du ciel. « Les faits sont patents, discordants, grossiers... Ils entendent parler fort. À ceux qui s'intéressent aux choses importantes, je laisse les faits, entassés comme des pierres géantes. Ce qui m'intéresse, moi, c'est seulement ce qu'ils chuchotent entre eux. De façon indistincte, obsédante. Je fouille parmi toutes ces pierres, en quête de vérité [...] »

La tension onirique de ce roman bref fait la preuve, quand il s'agit d'un grand texte, du pouvoir des mots de dépasser la désespérance. On croise des anges dans le bâtiment de pierre. Ils s'éteignent au matin en nous laissant leurs yeux. ■

(1) Alain Rémond, *Tout ce qui reste de nos vies*, Seuil, 106 pages, 14,50 euros.

(2) Francis Dannemark, *Histoire d'Alice, qui ne pensait jamais à rien (et de tous ses maris, plus un)*, Robert Laffont, 185 pages, 14 euros.

(3) Teodoro Gilabert, *Outremer 1311*, Arléa, 134 pages, 16 euros.

(4) Asli Erdogan, *Le bâtiment de pierre*, traduit par Jean Descat, Actes Sud, 107 pages, 13,50 euros.